

Fantasy

Debout dans le vertige

Sur Bankgreen tout a une raison. Une raison d'être, de vivre, et surtout, sans aucun doute, de mourir.

La mort est l'hôte premier de Bankgreen et son mystère inévitable, son attraction fascinante enveloppant inexorablement de sa tourmente les choses et les êtres, voyageuse infatigable qui parcourt tous les chemins de Bankgreen, dans toutes les directions, à travers ses saisons Sommeil et Éveil. La mort comme une frontière, une frontière encore, séparant les territoires improbables de ce monde quelque part en glissade sur une des harmoniques de l'univers perceptible. Et la question qui n'en finit pas de courir de part – de part et d'autre, parfois ? – cette frontière mouvante, la question est de savoir quel outremonde se niche après le passage.

Car sur Bankgreen, peut-être aussi, tout ce qui vit est question.

A quelque niveau que se situent et existent ses habitants. Tous, qu'ils soient Dragtères ou Arfans que la guerre, on pourrait croire, jette de tout temps les uns contre les autres ; qu'ils soient Shores, esclaves dont tous profitent ; qu'ils soient êtres-mémoires dont le rôle est de se souvenir, au service de qui les emploie – et dont la mémoire pourtant n'a jamais su fouiller suffisamment creux et profond pour trouver les racines, le semblant d'une explication et encore moins d'une réponse à la pire des questions. Qu'ils soient, par-delà les Brumes d'Okar, les gnomes et les Grands Rats conducteurs et navigateurs du Nomoron, vaisseau unique naviguant sur l'unique océan depuis... depuis quand ?, et à bord duquel vit Silmar l'Hunum, le tricente, chevauchant des centaines de cycles en attente du dernier affrontement de choc avec la vérité... peut-être la vérité.

Tout est question, même pour les Runes bleues Volantes.

Sur Bankgreen, va Mordred le cueilleur de mort, à travers le monde, en marche vers un but connu de lui seul, lui seul sachant peut-être de qui il est le maître et de qui il est le serviteur, à son insu, de qui il est la main et de qui il est l'esclave sans réelle conscience personnelle, sous l'armure. Mordred le dernier de la caste des varaniers, personnage de fer, montant son grand varan avec qui il vit en quasi-symbiose...

Raconter ce qui pourrait parfois s'enfuir et se cacher dans les méandres de l'irracontable, la chose n'est pas aisée. Thierry Di Rollo l'a fait et y est parvenu avec une rare force évocatrice – avec ce qui fait qu'on entre dans ce monde à sa suite sans plus pouvoir s'éloigner de ses pas pour quelque tentative de fuite en arrière et de retour à la maison. Il n'est possible que d'aller avec eux de l'avant, lui et Mordred dans son armure étincelante, à travers monts et vaux de Bankgreen et ses brumes éblouissées de sang.

Poussez la page et entrez dans Bankgreen, où Di Rollo, inéluctablement – l'inéluctable est un mot à sa place ici – vous emmène. Ouvrez les yeux et regardez ce qu'il vous désigne, entendez ce qu'il vous révèle quand il écarte les pans brumeux de l'incompréhensible. Et ne vous éloignez pas de sa trace, sous peine de vous perdre et de disparaître.

Pierre PELOT

Bankgreen de Thierry Di Rollo (Editions Le Béal).



Coup de cœur

Psychodrame



Christos Tsiolkas. Photo Zoe ALI

Un samedi soir d'été dans la banlieue de Melbourne. Hector et Aisha ont invité famille et amis autour d'un barbecue. Parmi les présents, Harry, le cousin d'Hector, nouveau riche typique, propriétaire de plusieurs garages. A un moment, Harry gifle Hugo, l'insupportable gamin de Rosie, une amie très chère d'Aisha. Cet incident presque insignifiant va prendre des proportions considérables, entraînant une action en justice et toute une série de conflits et de remises en cause.

Avec ce même point de départ, Christos Tsiolkas aurait pu écrire une comédie, un drame, un soap opera. Mais il navigue brillamment entre tous ces genres, évite tous les pièges, pour nous proposer une tranche de vie taillée dans le quotidien d'une société multiculturelle comme l'est l'Australie d'aujourd'hui. Toutes les tensions, les non-dits entre maris et femmes, entre jeunes et adultes, tous les antagonismes de classes sociales et de races – entre Australiens d'origine anglo-saxonne, aborigènes et « métèques » descendants d'immigrés européens ou asiatiques – remontent à la surface.

Un conteur moins habile se serait perdu dans ce fourmillement de personnages. Mais Tsiolkas, jonglant avec les différents points de vue, maîtrise à la perfection cette construction arborescente. Son mecano narratif offre un troublant état des lieux de l'Occident, avec ce qu'il engendre de frustrations, de mal-être, d'intolérance et de violence latentes.

Richard SOURGNES

La Gifle, de Christos Tsiolkas (Belfond).

Roman



Cristina Comencini. © Opale

Tendre haine

C'est l'histoire de toutes les mères, que raconte Cristina Comencini (la fille de Luigi). Avec sa plume en scalpel, elle dissèque l'âme de Marina lorsque les pleurs du petit, interminables, lui vrillent le cœur. Une souffrance aussi forte que celle de s'imaginer loin de cet enfant, insupportablement malheureux. Alors l'esprit de Marina disjoncte, parfois. Elle découvre son petit dans une drôle de position, il ne pleure plus, qu'at-elle fait ? La scène se déroule dans un chalet de montagne, au nord de l'Italie, où la mère est venue passer quelques jours. Le propriétaire est un guide sec, sauvage et taiseux, Manfred. Il vit une autre douleur, celle que lui causent les femmes, par leur absence autant que par leur présence. Comme un enfant pour lequel on éprouverait autant d'amour que de haine. Il y a de la tragédie grecque dans ce roman poignant. Le "je" de la narration circule entre les personnages d'une manière subtile. L'amour tente de se frayer un chemin dans la tempête des détresses, il y parvient mais de manière imprévisible. On referme le livre sur un sentiment de profonde compassion et de réconciliation avec sa condition parentale et filiale.

C. B.

Quand la nuit commence, par Cristina Comencini (Grasset).